

Mohamed Laïd Athmani

L'aventure :
entre les fictions,
la réalité



Du même auteur :

I – POÉSIE :

1 – « Octobre noir », Editions « La pensée universelle », France.

2 – « Événements de France – Les banlieues de Paris – 2005 –

Les fruits amers d'automne », Edilivre, France.

3 – « La Palestine » : « L'Intifadha » – « Les enfants et moi », Enag-Algérie.

4 – « La Palestine : Hamas de Gaza et Israël Opération » :

« Plomb durci » du : 27/12/2008 au 21/01/2009.
Edilivre, France.

II – PROSE :

1 – NOUVELLES : « L'angoisse dans l'œuf »
Enag-Algérie.

2 – CONTES : « Les contes et portraits de chats »,
Enag-Algérie.

Mohamed Laïd Athmani

L'aventure :
entre les fictions, la réalité

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3955-0

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*Je dédie ce premier roman
à mes chers élèves et stagiaires.
À mes chers parents : petits et grands,
à mes amis,
à MOUNYASMINACER que j'aime et qui
m'aiment beaucoup, à Abdullah,
à tous mes amis bakarois
ainsi qu'à mes très chers lecteurs et enfin
à : « l'essaim en exil ».*

PROLOGUE

À travers son premier roman qui s'articule sur trois grands moments, l'auteur ne peut s'empêcher de rester toujours fidèle à son engagement vis-à-vis de son frère l'Homme qui demeure constamment au centre de ses préoccupations. C'est pourquoi après une tentative, non pas de pure création, mais de pure imagination, l'auteur ne put se départir du rôle premier qu'il s'est toujours assigné : celui de se consacrer à son frère, l'homme où qu'il soit et quel qu'il soit. D'une manière assez subtile, il nous entraîne dans son aventure de l'écrit qui frôle le vertige si ce n'est pas le vertige lui-même, par endroits. Il est à remarquer qu'aucun nom propre de lieu ne nous permet de situer les récits qui doivent se passer, non pas, nulle part mais, plutôt, quelque part dans son pays. Les deux parties extrêmes peuvent être considérées comme une tentative de pure imagination, peut-être trop naïve, par rapport à l'écrit central qui n'est en fait que le triste reflet d'une réalité qui est celle de l'auteur et celle de la société où il vit actuellement et où il ne cesse de militer en tant que cavalier solitaire. Aucun nom propre : de personne, d'animal, de chose ne figure tout au long de

son roman. C'est un écrit en très grande partie poétique et où l'esthétique, condition essentielle de toute poéticité, dans le sens de la création, se veut une bonne part. L'auteur dit que même à travers un projet d'écriture qui prétend à la pure création, telle que l'avait si bien souhaitée pas mal d'écrivains, et surtout ceux qui se veulent du nouveau roman, il est à constater que par rapport à la communication, on ne peut échapper à la magie du langage de part la polysémie des mots ainsi que les diverses connotations y afférentes qui peuvent entraîner très souvent une interprétation autre même si l'on ne veuille point qu'elle le soit. C'est pourquoi ajoute-t-il aussi, à l'instar de pas mal d'écrivains, que se vouloir un écrit de pure création frôlerait l'utopique, sinon la destruction du langage lui-même. Il nous dit aussi : « Les mots ne peuvent être vidés de ces âmes qui les habitent ou qui les ont toujours habités. »

Enfin, il intitule son roman : « L'AVENTURE : ENTRE LES FICTIONS, LA RÉALITÉ », la raison n'en est que tout à fait doublement logique.

L'AUTEUR :
Mohamed Laïd ATHMANI

PREMIÈRE PARTIE

EXTRAIT

« TOUT AVAIT COMMENCÉ HIER »

– 1^{er} jour –

Début du mois de mars 1997

C'est toujours ainsi pour lui. C'est au début du mois de mars que tout commence pour lui. Cela dure ce que cela peut durer, puis tout d'un coup, tout s'estompe, tout s'éteint comme si de rien n'était.

D'en haut, une paire d'yeux domine tout un blanc immaculé qui petit à petit par petits points noirs semble admirablement s'animer d'une vie qui, jusque-là, était tout à fait imprévue, dans ce silence infini.

Une volonté certaine d'être prend de l'essor et finit par s'imposer tandis qu'une voix finit par emplir l'espace tantôt déserté ; une voix venue de loin : de bien loin. Elle commence à se faire entendre. Une voix tout à fait amicale et bienveillante semble se frayer un chemin et susurrer tant et tant de choses, à qui voudrait bien l'entendre et s'efforcer, un tant soit peu, de la comprendre,

« C'est le printemps ! Tu entends ?

Et pour les susceptibles, parce toujours, il y en a ;
il y en a eu toujours : Vous entendez ?

Alors, regarde ou regardez ces si jolies fleurs de
diverses couleurs, ces papillons qui voltigent en l'air ;
et ces autres qui tournent en rond, ces oiseaux
tellement divers et très beaux qui s'envolent bien haut
et qui font entendre des milliers de gazouillis
printaniers.

C'est un printemps que toute la nature,
impatiemment, attend et semble bien vivement
solliciter.

Et ce champ de verpin qui, par vagues successives,
courbe d'un mouvement harmonieux et lent ses têtes
d'épis dorées où reluisent des rayons de soleil, à peine
levés. Tout le champ de verpin semble lui faire
l'œillade.

Lui, à peine sorti de son engourdissement qui a dû
durer une éternité, il se voit humain qu'il est, fatigué,
dans un vert champ de verpin, allongé. Des bestioles
de tous genres sont fortement étonnées de cette
présence mystérieuse et inattendue ainsi affalée qui se
trouve sur leur territoire de toujours ; cependant,
nullement gênées, elles continuent paisiblement,
comme à l'accoutumée, leur éternel train de vie soit
en longeant l'obstacle humain, sur leur chemin, étalé,
soit en passant tout simplement dessus ou dessous.

Quelques insectes allaient même sous ses
vêtements, sur sa peau, se promener. Cela ne le
dérangeait en rien ; il n'éprouvait guère la moindre
répugnance pour toutes ces pattes qui, très souvent,
rugueuses, lui parcouraient tout le corps : un corps
presque sans vie.

Ne voyant qu'un ciel immense et tout bleu, lui, qui n'était, réellement, ni heureux ni malheureux, comme obéissant à quelque force supérieure, il se mit à bouger la tête à droite puis à gauche ; ses bras, ses mains. Ses doigts semblent s'animer tour à tour. Ses jambes, ses pieds ainsi que ses orteils suivirent. C'est tout un être qui s'éveille.

Il arriva à se sentir être, à sentir son corps, à sentir quelque chose de chaud battre en lui. Son cœur. Fort bien surpris, il leva sa main droite et, machinalement, la posa dessus sa poitrine. Il perçut des battements harmonieusement espacés. C'était son cœur qui battait. Mais lui, qu'est-ce qu'il en savait ?

Absolument rien ! Il ne pouvait rien en savoir sur le moment, il venait à peine de venir à la vie. Hé bien qu'il soit le bienvenu dans cette vie et surtout dans ce monde qui demeure encore pour tous ceux qui y vivent étonnamment inconnu.

Il entendit très distinctement une voix dans sa tête qui lui ordonnait :

« Roule ! »

Aussitôt, il s'exécuta. D'un côté, rapidement, il roula. Il découvrit les insectes du champ : ceux qui lui sortaient de dessous ses vêtements et ceux qui passaient tout doucement ou très rapidement par terre. Il comprit qu'ils étaient si fragiles et si étranges après avoir essayé de les toucher, de les tâter un à un pour mieux les connaître. Imaginez un enfant.

Il pensa un moment pouvoir s'entretenir avec ces bestioles, mais leur langage était si compliqué qu'il dut rapidement s'abstenir.

À la fin, il n'avait compris que ce qu'il devait comprendre :

Deux mots qui lui revenaient souvent : « Du large ! », « Du large ! », « Du large ! ».

Regardant tout autour de lui, il constata qu'il était le seul de son espèce à être dans le champ. C'est alors qu'il déduisit que ce champ avait ses maîtres : ceux qui étaient les plus nombreux. Lui, il en convint, n'était pas du tout comme eux. Il jugea donc plus bon et plus sage de faire « du large » ainsi que cela lui fut ordonné. Le pauvre venu au monde ne voulait que communiquer. Il se releva presque très péniblement et, à regret, il prit la décision de laisser l'endroit à ses maîtres.

Il se mit à marcher en longeant le champ la tête basse. Tout en faisant confiance à tout ce qui se passait dans sa tête qu'il tâtait de temps à autre. Voilà qu'il se mit à suivre ses pas qui, pensait-il, le mèneraient là où ils devraient le mener.

Tout à coup, sur son chemin, une très jolie couleuvre dorée vint à passer. Elle s'enroula, avec toute la plus grande facilité ainsi que le plus grand plaisir du monde, autour de son pied droit, lui fit un très joli pied de nez puis, après l'avoir fixé de son œil de serpent inoffensif, se déroula tout doucement et continua son chemin en riant fort étrangement, et aux éclats. Momentanément, il fut étonnamment étonné, puis, d'un coup, se ressaisissant, il convint que rien ne devait l'étonner ; il se doit de faire confiance à ces images-pensées qui passent et qu'il doit suivre pas à pas, mot à mot.

Il continue donc son bout de chemin qui longe toujours le vert champ de verpin tout en sachant qu'il est en plein devenir.

Surpris par un bruit de pas derrière lui, il se retourna tout doucement afin de ne pas trop bousculer les mots qui se bousculaient dans sa tête ; il crut voir un être comme lui, à peine plus grand, mais plus maigre, qui lui empruntait le pas. Comme il aurait bien aimé lui adresser la parole ! Seulement, il n'avait pas la parole à adresser à qui que ce soit. Néanmoins, cela ne l'empêcha pas de se demander ce que pouvait bien faire cet homme à longer ce vert champ de verpin sur sa trace comme une ombre.

Venant à douter de sa vision, il se retourna aussitôt ; il ne vit personne et demeura pendant un très long moment comme ahuri. Il jeta un regard à droite puis à gauche. Rien ! Absolument rien : aucun être ni même pas un semblant d'être en vue. Il ne comprenait pas et semblait s'être cloué à sa place. Il se demanda si le bonhomme n'était pas tout juste passé derrière lui au moment où il prit la décision de se retourner pour le voir ; peut-être était-il déjà à sa hauteur lorsqu'il s'était retourné et l'eut dépassé aussitôt.

« Il en aurait été ainsi, si je m'étais retourné, sur le moment, et que je l'eusse trouvé devant moi ; alors, j'aurais compris aussi qu'au moment même où je me fus retourné d'un côté, lui, rapidement, m'eut dépassé de l'autre ; sinon j'aurais affirmé que j'avais été le jouet de mes yeux ! » s'entendit-il raisonner.

Sitôt raisonné, sitôt retourné, et regardant droit devant lui, il le vit, effectivement, de dos ; le dépassant de beaucoup sur cet interminable chemin qui longe le vert champ de verpin. Il était si satisfait de ne pas être seul pour un moment et de ne pas s'être trompé. C'est alors qu'il décida de le rejoindre. Il pressa franchement le pas. Après un moment, une

centaine de mètres seulement l'en séparait. Il maintint son rythme. L'homme, sans se retourner, se rendait compte que l'on essayait de le rattraper coûte que coûte ; d'un pas très régulier, il avançait droit devant lui en riant imperceptiblement tout en pensant à la tête que devait se faire son poursuivant entêté qu'il entendait dire :

« Plus que cinquante mètres ! Plus que quarante-neuf mètres ! Plus que quarante-huit mètres !... ». Il pensait, n'empêche, que cela était interminable. Son cœur battait à se rompre. Il sentait le sang battre à ses tempes, aussi. Il suait à grosses gouttes. Il devint tout rouge. Pour un moment, il allait s'arrêter net : abandonner, s'avouer vaincu. Il avala le peu de salive qui lui restait, tant sa bouche s'était asséchée, mordit sa lèvre inférieure afin de mieux s'aguerrir et continua sa poursuite acharnée.

Le voilà, enfin, plus près, tout près encore, à sa hauteur même. Il croyait qu'il n'y serait jamais parvenu, et pourtant, avec de la persévérance, il y parvint. L'ayant rejoint, il lui prit la main qu'il serra affectueusement, tant il avait besoin d'un contact humain ; il lui jeta un regard, à la fois, respectueux et malin.

Le sourire aux lèvres, le regard, presque dans le vague, sans le moindre étonnement de sa part, l'homme répondit à cet élan amical et naïf par une chaude poignée de main qui alla droit au cœur de cet être qu'il n'avait vu que de très loin pour la première fois, puis de dos, tantôt, et maintenant, il est en face de lui à le regarder, à l'observer, mais ce dernier sut tout de lui : du début jusqu'à sa poignée de main avec lui ; tout défila dans son écran intérieur comme s'il

avait un don extraordinaire de perception ; il devrait, certainement, être doué de bien d'autres capacités.

Aucun son ne sortit de la bouche de notre poursuivant ; il n'avait pas la parole à adresser quoique dans sa tête beaucoup de pensées se bousculaient pour la signifier. De sa tête, ses pensées pressées, dans sa bouche, tombaient mais, toujours, aucun mot, aucun phonème n'en sortait. Comme envahi par une angoisse, jusque-là, par lui, inconnue, sa bouche asséchée s'assécha encore plus ; ses yeux s'embaùèrent, sa gorge se serra, il se sentit étranglé puis, deux très chaudes larmes dégoulinèrent sur ses joues et, avec un grand fracas, tombèrent à ses pieds. Le bruit, dans sa tête, était si assourdissant qu'il fut contraint de se boucher les oreilles, croyant, pour un moment, que cela venait de l'extérieur et qu'il pouvait ainsi en atténuer l'intensité.

Le plus étrange c'est que les deux larmes étaient si brillantes et si rondes qu'il eut l'impression de voir deux si jolies perles. Elles bondirent avec une souplesse fort étonnantes pour des larmes puis rebondirent de plus belle devant lui tout captivé qu'il était, et ne cessèrent de rebondir. Pareil à un hypnotisé, il ne les quitta plus des yeux ; intensément impressionné, il en oublia totalement celui qu'il venait à peine de rattraper après tant d'effort et de sueur.

Le voyant si subjugué par ses étranges larmes qui rebondissaient devant lui, il s'écarta un peu de son chemin pour ne pas l'entraver dans la poursuite de ses mystérieuses larmes qu'il poursuivait sans même se retourner. Lui, par contre, il s'enfonça dans le vert

champ de verpin tout en pensant à la bonne surprise que le clochard aveugle allait avoir.

Les voyant avancer, notre hypnotisé s'empressa de se lancer derrière elles ; les deux jolies perles étaient déjà devant lui, à quelques pas. Il voulut les saisir au vol, les récupérer, les tâter, mais en vain. À chaque fois, c'est une tentative avortée : elles lui glissaient d'entre les doigts qui en gardaient une sensation de brûlure qui disparaissait tout juste, l'instant d'après.

À la fin, il dut déchanter et se contenter de les suivre des yeux dans leurs interminables rebondissements jusqu'au moment où sur son chemin, et du côté du vert champ de verpin, il vit un clochard, qui faisait à peine la quarantaine, se relever précipitamment du sol en s'appuyant sur son bâton ; juste au moment où les deux larmes parvinrent à sa hauteur, il s'écria de toutes ses cordes vocales, brisant le silence qui régnait :

« Je vois ! Je vois ! Je vois !..... »

Cela n'échappa guère à notre poursuivi de tout à l'heure qui entendit le clochard heureux, crier joyeusement qu'il voyait. Il comprit que ce dernier avait eu la surprise qu'il lui avait réservée depuis le début.

Pouffant de rire, et tout en continuant à s'enfoncer dans le champ de verpin, il se dit :

« Et voilà ! Il voit, le pauvre ; il avait tout juste suffi de lui offrir deux petites larmes pour qu'il eût recouvré la vue, lui qui avait tellement pleuré qu'il ne lui restât plus aucune larme. Enfin, convenons que ce ne sont pas n'importe quelles larmes : ce sont des larmes pures, d'un être aussi pur qui a eu la chance et le privilège de me rencontrer et de me serrer la main

tantôt. Il s'en est allé suivre son destin comme tout un chacun en ce bas monde où l'humain, ou plutôt, les ombres humaines sont livrées très souvent à elles-mêmes, si ce n'est parfois un heureux hasard qui fait que la main aimable d'un ami qui leur soit tendue pour les tirer d'affaire en les secourant, en leur prodiguant une aide fort inattendue.

Alors, espérons pour lui, espérons pour elles, espérons pour tous, espérons aussi pour cet écrit ! »

Sans trop être étonné, il le vit de très loin courir comme un fou sans s'arrêter de crier qu'il voyait. Sans se retourner, il s'engouffra en trombe dans le vert champ de verpin dont il dérangea précipitamment les belles têtes blondes qui commencèrent à dodeliner à son furieux passage. Des dizaines d'oiseaux dérangés prenaient les airs en poussant des sifflements exagérément aigus comme pour avertir du danger que présentait cet ouragan qui les dérangeait en passant.

Il le suivit du regard. Quand il eut disparu, il ne le revit plus.

Notre hypnotisé de tantôt, lui, demeurant cloué à sa place était convaincu d'avoir été le témoin de quelque rare événement qui lui échappe. Debout, il se mit à réfléchir :

« Tiens, tiens ! Il voit ! ?

Qu'est-ce qu'il voit ?

Qu'est-ce qu'il a vu ?

S'il a vu, pourquoi s'était-il enfui ?

Qu'est-ce qu'il l'avait fait fuir ?

Dois-je fuir comme lui aussi ?

Avait-il fui ce que je n'avais pas vu ? Ce que toujours je ne vois pas ou ce que je ne vois pas toujours ?

Quoi ? »

Regardant tout autour de lui, il ne vit rien, même pas ses larmes. C'est alors qu'il s'écria à son tour :

« Mais, moi, je ne vois plus !

Oui, je ne vois plus !

Je ne vois plus mes deux larmes, mes deux si jolies perles !

Où sont-elles donc passées ?

Pourquoi m'ont-elles faussé compagnie ?

Et, lui, qu'est-ce qu'il avait vu ?... »

Il s'entendit conseiller de ne pas s'attarder sur la question, alors il convint de ne pas s'y attarder. Il jugea qu'il serait plus sage de continuer son chemin. Ce dont il était certain, tout de même, c'est qu'il ne vit rien d'anormal, rien de si affolant, rien, plus rien ni devant ni derrière ni à côté ni à ses côtés. Tout était parfaitement calme. La nature demeurerait toujours aussi belle. Le sol qu'il foulait était vert, il sentait aussi l'herbe humide qui le frôlait à son passage. Il jeta rapidement un coup d'œil à ses souliers. Ses pieds tout menus semblaient, pour un moment, l'intriguer : ils suivaient fidèlement ses pas.

Ses pas longeaient le vert champ de verpin. Il le longea aussi. Cela lui parut interminable tant il était immense. Il marchait, marchait, marchait... De temps à autre, il jetait un regard furtif en direction du soleil. Tant qu'il était en face de lui, l'astre en feu l'éblouissait, l'aveuglait, à chaque regard.